

Geneviève BARBILLION

Docteur ès Lettres

LES

LECTURES DE MAINE DE BIRAN

BIBLIOGRAPHIE

**dressée d'après les livres qui composent
actuellement la bibliothèque
du château de Grateloup**

GRENOBLE

IMPRIMERIE ALLIER PÈRE ET FILS

26, cours Jean-Jaurès, 26

1927

A Monsieur Pierre TISSERAND

Hommage de respectueuse reconnaissance

INTRODUCTION

Toutes les œuvres de Maine de Biran, si personnelles, si originales soient-elles, ont été influencées par ses lectures.

Il n'est donc pas négligeable de chercher à établir un catalogue méthodique de celles qui sont connues, aussi bien par les références de ses ouvrages que par l'examen de sa bibliothèque.

C'est le dessein que nous avons conçu : tous les titres des livres subsistant à la bibliothèque de Grateloup ont été relevés, même ceux qui datent manifestement d'une époque antérieure au développement philosophique de Biran, car on peut, à juste titre, supposer qu'il les a connus, ceux-ci faisant partie de la bibliothèque de son père, médecin à Bergerac.

De même, nous avons cru devoir mentionner, à côté des ouvrages de philosophie, les livres de médecine ou de mathématiques qui se trouvent à la bibliothèque du château, puisqu'ils ont été, de la part de notre philosophe, l'objet d'études approfondies. On se rappelle que, si Biran fut l'ami des plus célèbres médecins de son époque, s'il fut membre d'une société médicale et philosophique, il fut aussi, eu égard à sa compétence, présenté comme titulaire à une chaire de mathématiques.

Il est encore nécessaire d'ajouter à cette liste de livres un certain nombre d'ouvrages qui ne portent pas de noms d'auteurs, mais qui proviennent assurément de la bibliothèque biranienne. Bien que n'ayant nullement la prétention de faire un travail définitif sur ce sujet, nous espérons que cette bibliographie servira au moins à jeter quelque lumière sur des points obscurs, et à justifier par les faits ce qui n'était auparavant que simples conjectures.

Qu'il me soit permis enfin de remercier ici M. et M^{me} de Ramefort, propriétaires du château de Grateloup, pour l'extrême obligeance avec laquelle ils m'ont permis l'accès de la bibliothèque du château.

BIBLIOGRAPHIE

D'ALEMBERT (Jean Le Rond). — *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences*, publié par Diderot et d'Alembert. Berne, Lausanne, MDGCLXXIX.

ANCILLON (Pierre-Frédéric). — *Mémoire présenté à Berlin en 1800 ou 1801. — Articles sur l'esprit général de la philosophie allemande. — Mélanges de littérature et de philosophie* (2 vol., Paris). Première édition Berlin 1801, deuxième édition 1809. — *Nouveaux essais de politique et de philosophie*, Paris. Gide. MDCCGXXIV, 2 tomes.

AZAIS (Pierre-Hyacinthe). — *Des compensations dans les destinées humaines*. Paris, Garney, Le Blanc, 1809.

BAILLY (Jean-Sylvain). — *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*. Londres et Paris, Debure, MDCCCLXXVII. — *Lettre sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie*. Londres, Elmesly; Paris, Debure, MDCCCLXXIX.

BALLANCHE (M.-P.-S.). — *Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*. Paris, Didot, 1818.

D^r BARTHEZ (Paul-Joseph). — *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. Montpellier, Martel, MDGCLXXVIII, 2 tomes. — Même ouvrage. Paris, Goujon, MDCCCVI, 2 tomes. — *Théorie du Beau dans la nature et dans les arts*. Paris, Colin, MDCCCVII.

Le docteur Barthez, comme en témoignent les livres trouvés dans la bibliothèque de Grateloup, n'est pas resté inconnu aux yeux de Maine de Biran. Les *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, qui obtinrent un si grand succès, n'avaient pas manqué d'attirer l'attention de notre philosophe, déjà fort intéressé par le mouvement vitaliste qu'avait mis en faveur l'École de Montpellier.

Cependant, si Stahl considérait l'âme comme le principe de la

vie, et comme la source de la force active qui préside à toutes nos opérations organiques et intellectuelles, Barthez envisage le principe vital d'une façon beaucoup moins théologique, et il l'étudie avec une précision toute scientifique.

Reprenant et transformant la doctrine de l'École de Montpellier, Barthez affirme que le principe vital est bien la cause de tous les phénomènes vitaux, mais il ajoute qu'il ne peut déterminer quelle en est la nature. Ce n'est ni l'âme, ni la matière, dont nous ne pouvons concevoir l'essence, c'est une « quantité inconnue », analogue dans son domaine à celles que trouvent les mathématiciens dans le leur, quantité dont nous n'avons qu'à étudier les effets.

Barthez n'est donc, à proprement parler, ni un spiritualiste, ni un matérialiste. Il est avant tout un savant, et c'est justement pourquoi il ne croit pas devoir rechercher quelle est la nature de ce principe vital, la science ne s'occupant, selon lui, que de l'étude des phénomènes et de l'établissement, par l'induction, des lois qui les régissent.

Maine de Biran s'est fréquemment inspiré de Barthez, dans la mesure même où celui-ci se rencontrait avec Condillac et Destutt de Tracy; cependant, il ne semble pas avoir vu en lui un spiritualiste; il le considère bien plutôt, et non sans quelque apparence de raison, comme un matérialiste.

Il n'existe rien, dans les œuvres de M. de Biran, qui ait été directement inspiré par le dessein d'étudier ou de réfuter à fond les opinions de Barthez, mais Biran fait souvent allusion aux travaux de ce docteur, notamment dans toutes ses premières conceptions philosophiques.

M^{sr} DE BAUSSET, évêque d'Alais. — *Histoire de Bossuet, évêque de Meaux*. Versailles, Lebel, 1814, 4 tomes. — *Histoire de Fénelon*. Versailles, Lebel, 1817, 4 tomes.

L'évêque d'Alais avait écrit une *Histoire de Fénelon* d'après les papiers du prélat, et l'avait publiée entre 1808 et 1809. Elle obtint un grand succès, peut-être plus grand que son *Histoire*

de Bossuet, qui figure aussi dans la bibliothèque de Maine de Biran.

Bien des fois notre philosophe parle de ces deux excellents ouvrages qu'il eut plaisir à relire, nous dit-il, et dont il recommande à ses filles la lecture.

BENGY PUY VALLÉE (de). — *Essais sur la Société religieuse en France*. Paris, Lefebvre, 1820.

BERGASSE (Nicolas). — *Essai sur la propriété*. Paris, Egron, 1821.

BERKELEY (Georges). — *Dialogues d'Hylas et de Philonous* (1713). Traduction en français par l'abbé du Guà de Malves. Amsterdam, 1750-1785, in-12.

Biblia sacra, Vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII. Lugduni, Petrus Valfray, MDCCXXXIII. — *La Sainte Bible*, qui contient le Vieux et le Nouveau Testament, par David Martin, revue et corrigée par Pierre Roques. Montauban, Crosilhes, 1819, tome I seulement.

On ne trouve à Grateloup aucun autre livre contenant le *Nouveau Testament*; néanmoins il existe à la bibliothèque de l'Institut de France un exemplaire du *Nouveau Testament*, traduit par Le Maistre de Sacy, 1819, 1 vol. in-12, interfolié avec notes autographes de Maine de Biran.

BICHAT (Marie-François-Xavier). — *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*. Paris, 1801. — *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. Paris, 1805, avec notes de Magendie.

Bichat, après Barthez et Cabanis, rangea en deux classes les phénomènes vitaux, nommant *vie animale* l'ensemble des fonctions qui nous mettent en rapport avec les corps extérieurs, et *vie organique* l'ensemble des fonctions qui servent à la composition et à la décomposition de notre corps. Il n'était ni plus spiritualiste ni plus matérialiste que Barthez; il affirma seulement la nécessité absolue d'étudier les phénomènes vitaux d'abord, avant d'en venir aux théories et aux explications métaphysiques.

Il découvrit la sensibilité et la contractilité organique, qu'il appelait aussi irritabilité, puis il reconnut deux aspects particuliers des phénomènes vitaux : *vie animale* ou de relation, *vie organique* ou de nutrition. Il conçut alors que la sensibilité et la contractilité étaient différentes dans ces deux vies.

Il existe, selon lui, une sensibilité organique, limitée aux organes, non perçue, et une sensibilité animale, perçue par le cerveau et déterminant des volitions. De même, il existe une contractilité organique soustraite à l'influence de la volonté, et une contractilité animale dépendante, au contraire, de cette même volonté, c'est-à-dire qui possède son principe dans le centre cérébral.

Bichat prit donc grand soin de distinguer la vie de la nature morte ou physique. Pour lui, la vie consistait dans l'ensemble des propriétés vitales, mais ces dernières ne lui apparaissaient que comme des énergies d'une essence inconnue, qui luttaient sans trêve contre des influences extérieures tendant à les détruire. Qui ne connaît sa définition célèbre : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort? »

Bichat se rattachait ainsi à l'École de Montpellier; mais, s'il fut vitaliste, il ne fut pas animiste comme Stahl; de fait, il était un trop grand esprit pour ne pas considérer la vie dans ses manifestations mêmes, sans se croire obligé d'échafauder à ce sujet des hypothèses métaphysiques.

Maine de Biran ne semble pas avoir connu les ouvrages de Bichat aussi tôt qu'il connut ceux de Cabanis et de Barthez. La ressemblance de leurs doctrines est, dans tous les cas, frappante. La distinction biranienne entre la sensibilité passive et la sensibilité active est identique à celle qu'établit Bichat entre la sensibilité animale et la contractilité. On ne peut cependant accuser Biran d'avoir copié Bichat, d'abord parce que c'était un esprit trop original lui-même et trop honnête pour faire des emprunts à un autre écrivain sans les mentionner, ensuite parce que, de l'aveu même de Biran, celui-ci ne connut les recherches sur la vie et la mort de Bichat, que bien après avoir composé

son *Mémoire sur l'habitude*, après même qu'il fut couronné par l'Institut. Le témoignage d'une lettre inédite mentionnée par Alexis Bertrand dans *l'Effort musculaire* (Paris, Picard, 1888, p. 12) ne laisse aucun doute à ce sujet.

« Revenu dans ma solitude (avec ce trésor scientifique), je devrai d'abord le *Traité de la vie et de la mort*. Quelle fut ma satisfaction en apercevant dans cet ouvrage le germe de mes opinions et le fonds intime d'une théorie dont je croyais être exclusivement l'auteur et dont, pour cette raison, j'étais disposé à me méfier.

« Combien je regrettais de ne l'avoir pas connu avant la composition et la publication de mon mémoire. J'aurais profité de ces vues comparées aux miennes... »

Maine de Biran fut donc très heureux de retrouver chez ce grand médecin les idées que lui-même avait découvertes. La coïncidence de sa découverte propre avec la découverte, par Bichat, de la contractilité animale, et avec les faits d'expérience sur lesquels il s'appuie, lui donnent doublement confiance dans la conception qu'il se fait de l'acte volontaire ou effort.

BOERHAAVE (Herman). — *Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis collectas edidit Jac. Van Eems*. Leyde, 1761, 2 volumes, et Francfort, 1762, in-8°.

Bien souvent, Maine de Biran cite les paroles de Boerhaave, et maintes fois dans *l'Essai sur les fondements de la psychologie* revient la maxime : « *Homo simplex in animalitate, duplex in humanitate*. » Il est assez vraisemblable que Maine de Biran a lu d'autres ouvrages que celui de Boerhaave que nous mentionnons ici, mais il n'en existe plus trace dans la bibliothèque de Grateloup.

BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de). — *Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison*. Paris, Le Clère, an XI, 1802, 3 tomes. — *Du Divorce*. Paris, Le Clère, 1805. — *Recherches philosophiques*

sur les premiers objets des connaissances morales. Paris, Le Clère, 1818, 3 tomes.

De Bonald, publiciste brillant plutôt que véritable philosophe, a fait paraître des ouvrages qui ont attiré l'attention générale de ses contemporains.

Nous pouvons nous rendre compte par les notes du *Journal intime* que Maine de Biran commence à s'occuper sérieusement de lire et de critiquer Bonald, dans le courant de l'année 1818. Nous trouvons, à la date du 17 novembre, cette mention : « J'ai écrit ce matin quelques pages sur la croyance et la raison en réponse à M. de Bonald. » En effet, les *Recherches philosophiques* qui se trouvent à la bibliothèque de Grateloup sont annotées par Maine de Biran, mais l'étendue de ces notes ne permet pas de les reproduire entièrement ici. Nous devons nous contenter d'en indiquer l'esprit.

Au début, Maine de Biran ne songea certainement qu'à faire un article de peu d'étendue, mais au fur et à mesure que la discussion l'entraîna, il entreprit deux travaux plus importants (*La Défense de la Philosophie* et les notes sur *l'Origine du langage*).

Contrairement aux sensualistes et à Condillac, qui adoptaient tous la célèbre définition de saint Lambert, de Bonald relève l'homme et fait prédominer l'esprit sur la matière. Il le définit comme « une intelligence servie par des organes ». Mais sa réaction est trop violente; il donne à l'homme une dignité que, peut-être, celui-ci aura quelque mal à soutenir.

De plus, il ajoute que l'individu n'est que la création de la société, car la société pour lui est un fait d'ordre nécessaire et primitif. Ce qui conviendra donc à la société conviendra à l'individu. Pour lui, toute la sociologie est suspendue à un problème d'ordre psychologique; et, donnant le maximum d'importance à l'autorité et à la tradition, il est naturel qu'il attache une extrême importance à la question de l'origine du langage. Le langage, lui semble-t-il, ne peut être donné à l'homme que par une révélation divine spéciale, et en même temps que le langage, toutes les premières vérités morales et religieuses.

La seconde affirmation de Bonald donne matière à discussion; c'est ce qui explique le désir que conçut Maine de Biran d'examiner et de critiquer sérieusement les opinions contenues dans les *Recherches philosophiques*.

Le différend entre de Bonald et Maine de Biran est encore accentué de ce que l'un et l'autre ne se placent pas au même point de vue. De Bonald cherche à discerner l'origine historique du langage; Maine de Biran lui répond en ne s'occupant que de l'origine du langage dans l'individu, et il faut bien reconnaître avec Maine de Biran que le fait extérieur de la révélation du langage serait demeuré stérile sans l'existence du fait intérieur.

On peut, en tous cas, rendre grâce à de Bonald de ce qu'il a, par ses *Recherches philosophiques*, attiré l'attention de Maine de Biran sur des questions capitales, qui n'auraient peut-être pas d'elles-mêmes occupé suffisamment sa pensée.

Voici quelques-unes des notes les plus intéressantes qui se trouvent dans le premier tome des *Recherches philosophiques*:

(P. 336.) « Qui est-ce qui n'est pas révolté de cette proposition, dit de Bonald, que penser est sentir, et n'en trouve pas le démenti dans ses idées les plus distinctes? »

Maine de Biran note à ce propos, sur des feuilles séparées: « Il y a donc quelque chose à chercher ou à étudier et à apprendre en nous-mêmes? Il y a donc une autre évidence que celle des faits *extérieurs*? Notre esprit est donc quelque chose de plus qu'un instrument donné pour opérer sur ce qui est hors de nous. Comment M. de Bonald s'est-il assuré que *penser* est plus que *sentir*? Pense-t-il que c'est seulement parce qu'il y a là deux expressions qui ne peuvent être synonymes? »

« Mais il faut bien toujours en venir à dire pourquoi elles ne sont pas synonymes ou en quoi diffèrent les deux idées exprimées, c'est-à-dire distinguer les deux espèces de faits intérieurs exprimés par les verbes *sentir* et *penser*. »

(P. 342.) De Bonald écrit: « L'âme est entendement ou faculté de concevoir des idées d'objets intellectuels... »

Maine de Biran réplique: « L'opération par laquelle les objets intellectuels sont *conçus* à l'occasion des mots entendus est-elle immédiate et simple? Suffit-il d'entendre le mot pour avoir la conception de l'idée?... Ne serait-il pas possible qu'il y eût des mots vides d'idées comme des idées sans signes?... »

(P. 413.) De Bonald écrit: « On peut défier tous les philosophes ensemble de *figurer* un objet matériel qui *n'existe* pas, ou de nommer un objet intellectuel qui *n'est* pas. »

Maine de Biran note: « *Sophisme*, aisé à réfuter. Ce sophisme consiste dans tout ceci à équivoquer sur le mot *existence*. S'agit-il de l'existence dans l'esprit ou de la *présence* d'une idée quelconque à l'âme? S'agit-il d'une existence réelle, absolue hors du sujet pensant? A ce dernier égard, la question est évidemment fautive; nous concevons et nommons des choses possibles, qui deviennent même sujets de propositions universelles et sont bien vraies. »

BONNET (Charles). — *Œuvres*. Neuchâtel, Fauché, MDCCLXXIX, 18 tomes.

Maine de Biran manifesta une sympathie déclarée pour les œuvres de Charles Bonnet. Chose curieuse, alors qu'il avait au début des préventions contre les ouvrages de Cabanis, et qu'il les exprimait assez clairement, il ne manqua pas, au contraire, de placer en tête de son *Mémoire sur l'habitude* ces mots de Charles Bonnet, qui lui semblaient bien résumer son dessein: « Que sont toutes les opérations de l'âme, sinon des mouvements et des répétitions de mouvements? » (Bonnet, *Psychologie*.)

Le point de départ de Bonnet et de Condillac est, du reste, le même: c'est la sensation. Mais l'*Essai analytique* présente une ordonnance scientifique qui tient au caractère et aux études antérieures de Bonnet, et qui ne peut manquer de séduire Maine de Biran. L'*Essai analytique* a, comme point de départ, une idée semblable à celle de Condillac: celle d'une statue qui s'animerait par degrés et acquerrait les idées les plus simples de la réflexion, comme les idées les plus abstraites.

Bonnet cherche donc à expliquer les opérations de l'âme, non pas par des opérations abstraites, mais par les mouvements des fibres cérébrales. Il faut toujours, dit-il, rapporter au physique les phénomènes ou manifestations de l'âme. Puisque nous savons qu'au jeu des fibres cérébrales sont rattachées les idées, il n'y a qu'une seule explication possible de la pensée, par les mouvements de ces fibres.

Maine de Biran reproche d'ailleurs à Bonnet d'exagérer l'importance du cerveau en face des fonctions organiques. Il le trouve aussi en faute lorsque, trop fidèle à son système, Bonnet donne de certains faits des explications mécaniques qui ne leur conviennent pas. Ainsi Bonnet déforme tellement la faculté mnémonique qu'il ne fait plus de la mémoire qu'un pâle reflet du jeu de notre cerveau; il imagine que, dans la réminiscence, les jeux des fibres variées suffisent à expliquer l'identité du moi, mais il ne saisit pas qu'en tenant même pour véridique la manière dont les impressions sensibles laissent une trace dans le cerveau, cela n'explique nullement comment le moi se reconnaît lui-même derrière des images différentes et hétérogènes. Cela, nulle explication mécanique ne saurait suffire à l'expliquer, car c'est un ordre de faits qui ne rentre pas dans le cadre du mécanisme.

De même, pour Charles Bonnet, la volonté est subordonnée à la sensibilité. La liberté, naturellement, va être réduite par lui à la fatalité des désirs. Maine de Biran est fort intéressé par cette manière de voir, et surtout il y trouve l'occasion d'opposer sa conception à celle de Bonnet, en affirmant que l'âme peut modifier par son seul pouvoir l'état des fibres cérébrales, ce que Bonnet ne saurait admettre.

Maine de Biran, somme toute, par ses tendances spiritualistes encore latentes à cette époque, ne pourra s'entendre avec Bonnet, et leur désaccord ira s'aggravant à mesure que le domaine de l'activité s'ouvrira devant notre philosophe, et que se formulera de plus en plus précise la notion d'un moi distinct de l'organisme et supérieur à lui, d'une force hyperorganique qui commande au cerveau et aux organes.

Néanmoins, on doit reconnaître que Maine de Biran n'a jamais cessé d'estimer et même d'admirer Bonnet, parce que celui-ci a toujours cherché à se placer sur le terrain solide des faits et qu'il a préconisé, l'un des premiers, la constitution et la mise en valeur d'une psychologie expérimentale.

Maine de Biran le cite souvent dans son *Mémoire sur l'habitude*, aussi bien pour le prendre à témoin de ce qu'il avance, que pour relever chez lui ce qui lui paraît inexact : il reconnaît très justement que l'esprit de système l'a parfois entraîné trop loin, qu'il n'a pas observé autant qu'il l'avait annoncé, et qu'il a formulé des conclusions hâtives en prétendant fournir des explications mécaniques de certains faits d'expérience qui n'appelaient, au contraire, que des explications psychologiques.

BONSTETTEN (Victor de). — *Recherches sur la nature ou les lois de l'imagination*. Genève, Paschoud, 1807.

Bonstetten, d'origine suisse, n'est ni un philosophe, ni un littérateur de marque; mais, ayant beaucoup voyagé, il écrit des études dont le principal mérite est d'être fondées sur ses expériences personnelles. La plupart de ses œuvres sont en langue française. Le seul livre qui existe dans la bibliothèque de Grateloup contient quelques annotations de la main de M. de Biran, que je reproduis ici.

L'auteur s'exprime ainsi au sujet de la volonté (p. 187) : « La volonté fait deux choses : elle dirige le mouvement et elle augmente le mouvement. Dans tous les cas, l'action de la volonté s'exécute par une force musculaire dont l'âme n'a aucune connaissance. »

Maine de Biran écrit en marge : « Qu'est-ce donc que l'effort senti et voulu? »

Sur le même sujet encore, l'auteur s'exprime ainsi : « La volonté fait son choix et se décide pour un parti à prendre. Son ouvrage est alors de donner une certaine impulsion à l'idée préférée. Là finit son domaine, et l'exécution de la volonté toute

placée hors du domaine de la volonté est confiée à l'automate. »

« Erreur », écrit Maine de Biran en marge.

On sait, dit encore Bonstetten (p. 205), « que l'énoncé même d'une volonté aveugle est contradictoire ». Maine de Biran ajoute : « La volonté éclairée a nécessairement son principe dans une volonté *aveugle*, comme la perception distincte a son principe dans une première perception *obscur*e. »

On reconnaît ici la théorie de la spontanéité mise en lumière par Maine de Biran dans l'*Essai sur les fondements de la psychologie*.

(P. 207.) « Je donne des organes aux idées, et c'est dans ces organes que je place le mouvement et le point de contact de la sensibilité qui *veut*, avec l'irritabilité qui exécute. »

Biran écrit en marge : « La sensibilité ne veut pas plus que l'irritabilité n'exécute. »

BOSSUET (Jacques-Bénigne). — *Œuvres complètes*. Versailles, Lebel, 1815, 42 tomes. — *Discours sur l'Histoire universelle*. Paris, Mame, 1810, 4 tomes. — *Oraisons funèbres*. Paris, Mame, 1810.

Quoique les œuvres complètes de Bossuet se trouvent dans la bibliothèque de Maine de Biran, aucun des volumes n'est annoté de sa main propre. Il faut faire exception toutefois pour le tome IX qui, visiblement, a été beaucoup plus souvent lu, aussi bien par lui que par ses filles, car, dans les *Méditations sur l'Évangile* (p. 397), nous relevons cette note de la main de Maine de Biran : « Les devoirs de la vie ne s'ajournent point : ils nous saisissent à nos premiers pas dans la carrière, ils sont descendus sur nous avec le rayon divin qui nous a fait hommes. » Citation prise dans un discours de M. de Salvandy¹, Ministre de l'Instruction publique, août 1807.

Il n'est pas étonnant que les ouvrages de Bossuet, les *Méditations sur l'Évangile*, les *Elévations sur les mystères* et le *Dis-*

¹ Le mot est très mal écrit, et on ne peut absolument être sûr que ce soit celui-ci.

cours sur l'histoire universelle, aient particulièrement parlé à l'âme de Maine de Biran, car ils s'accordaient par plus d'un point avec ses tendances les plus profondes.

Ce goût particulier qu'avait Maine de Biran pour la lecture de Bossuet réduit à néant le reproche qu'on lui a fait d'une mysticité vague et mal définie; il apprécie dans Bossuet une des lumières de l'Église; il aime ses œuvres parce qu'elles lui apparaissent pleines de modération et de grandeur et qu'elles suivent entièrement la tradition des livres saints : de fait, Bossuet les regardait comme si grands et si nobles qu'il les citait souvent presque sans les commenter.

De temps à autre, Maine de Biran cite Bossuet dans son *Journal intime*; ainsi nous lisons (1^{er} avril 1816) : « Selon Bossuet, bien croire est le fondement du bien vivre. » (*Journal intime de Maine de Biran*, édité par La Valette-Monbrun. Plon, 1927, p. 211.)

Ailleurs, dans une addition à la *Note sur les rapports du physique et du moral*, Maine de Biran rend pleinement hommage à la force de conception de Bossuet. Il adopte entièrement sa preuve psychologique de l'existence de Dieu et cite tout au long le texte sur lequel il s'appuie.

BRISSON (Jacques). — *Traité élémentaire ou principes de physique*. Paris, Bossange, 1797, an V, 3 tomes.

BROS (l'abbé du). — *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*. Paris, Mariette, MDCCXLVI, 3 tomes.

BROSSE (Charles de). — *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*. Paris, Terrelongue, an IX, 1^{er} et 2^e tome. — *Examen du fatalisme*. Paris, Didot, MDCCCLVII, 3^e tome.

BRUCKNER (J.-A.). — *Essai sur la nature et l'origine des droits*. Leipzig, 1818.

BUFFON (Georges-Louis-Leclerc). — *Histoire naturelle*. Paris, De-terville, an VII, 10 tomes.

Maine de Biran connaissait très bien les œuvres de Buffon.

Il se servit notamment de lui pour écrire ses *Réflexions sur les forces générales qui animent la nature*. Là, il l'oppose à Newton, ou plutôt il se recommande de son autorité pour étendre le principe de l'attraction et en faire une force universelle gouvernant la nature entière.

BUHLE (Jean-Gottlieb). — *Histoire de la Philosophie moderne*. Traduction par H. Jourdan, Paris, Fournier, mars 1816, 6-tomes.

BURKE (Edmond). — *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*. Traduction par Lagentie de Lavaisse. Paris, Pichon, 1803.

BURLAMAQUI (Jean-Jacques). — *Principes du droit naturel*. Genève et Copenhague, MDCCLXII.

BUTLER (Joseph). — *Analogie de la religion naturelle et révélée avec l'ordre et le cours de la nature*. Trad. de l'anglais. Paris, Brunot-Labbé, 1821.

CARNOT (Sadi-Nicolas-Léonard). — *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*. Paris, Duprat, an V.

CABANIS (Pierre-Jean-Georges). — Mémoires de l'Institut National des Sciences et des Arts (section des Sciences morales et politiques). *Considérations générales sur l'étude de l'homme*. Paris, Baudouin, an VI. — « *Sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales*. » Paris, Baudouin, fructidor an VII, t. II. — *Du degré de certitude de la médecine*. Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XI, 1803. — *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*. Paris, an XII, 1804.

Cabanis, médecin aussi bien qu'idéologue, a écrit bon nombre d'ouvrages qui touchent à la philosophie générale. Le plus remarquable d'entre eux est celui qu'il lut à l'Institut, sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*.

Ce mémoire, qui se subdivise en douze parties, existe dans les rapports de l'Institut, dont plusieurs tomes se trouvent à Grateloup.

Personne, avant Cabanis, n'avait abordé en philosophie médicale un aussi vaste sujet. Partant de considérations générales sur les rapports de l'organisation physique de l'homme avec son

organisation morale, il aboutit à cette idée que le cerveau est le centre commun auquel se rapportent toutes les impressions et où s'élabore la pensée. Mais il est entraîné aussi par cette étude à rechercher quelles sont les causes qui exercent leur influence sur cette même pensée. Parmi ces causes, les unes sont intérieures, les autres sont extérieures à l'homme; ce sont l'âge, le sexe, le tempérament, les maladies, le climat, autant de causes de variations qu'il étudie séparément.

En poussant plus avant ses recherches, il découvrit tout un monde nouveau que les psychologues ne connaissaient pas avant lui : le monde de *l'inconscience*. Il distinguait, au-dessous du *moi* total, des *moi* partiels, doués aussi de vie et de sensation.

On l'accusa de matérialisme. C'est une question assez délicate à résoudre. Il est certain que Cabanis traite de la psychologie en pur physiologue, et qu'il ne se préoccupe pas de ce qui peut exister derrière les phénomènes qu'il décrit.

Cabanis faisait partie de la célèbre société d'Auteuil, étant le protégé de M^{me} Helvetius. C'est assurément là que Maine de Biran, hôte assidu des réunions, le connut et se lia avec lui d'amitié très sincère. Tout au début cependant, Maine de Biran manifesta une assez grande hostilité à l'endroit de Cabanis. Il lui reprocha avec vivacité d'être un matérialiste acharné et, en cette qualité, d'abuser des termes jusqu'à écrire des « absurdités ». Telle cette fameuse phrase que « le cerveau digère en quelque sorte les impressions, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée ». Mais cette mauvaise impression ne dura pas; par la suite leur amitié devint de plus en plus solide et ne se démentit jamais.

CHARRON (Pierre), Parisien. — *De la Sagesse*. Rouen, Berthelin, MDCXXXIV, 3 livres.

CHATEAUBRIAND (François-Auguste de). — *Le Génie du Christianisme*. Lyon, Ballanche, MDCCCIX, 9 tomes. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Paris, Lenormant, 1812, 3 tomes.

CICÉRON. — *Tusculanes*. Traduction par Bouhier et d'Olivet. Paris,

Gandouin, MDCCXLVIII, 2 tomes. — *Tullii Ciceronis opera*. Parisiis, Saillant, Desaint, Barbon, MDCCLXVIII, 14 tomes.

Maine de Biran, nourri des anciens, particulièrement de Cicéron, de Sénèque, de Marc-Aurèle, s'inspire des *Tusculanes* dans son *Portrait du sage*, d'esprit tout stoïcien.

Le premier livre des lois de Cicéron lui fournit aussi matière à réflexion et sert de base à des discussions sur la morale, discussions inspirées d'ailleurs par un esprit voisin de celui des utilitaristes anglais. (Voir les *Notes et Discussions philosophiques*, éd. Tisserand. Alcan, 1920, t. I, p. 183 et suivantes.)

CONDILLAC (l'abbé Etienne BONNOT de). — *Logique ou premier développement de l'art de penser*. MDCCLXXXIX. — *Le Commerce et le Gouvernement*. Paris, Dufart, 1795. — *Œuvres complètes*. Paris, Dufart, 1803, 31 tomes. — *Paradoxes*. Paris, Librairie économique, 1805.

C'est à la lecture de Condillac que l'on peut véritablement attribuer la vocation philosophique de Maine de Biran. La connaissance du *Traité des sensations* ouvrit à notre philosophe des horizons nouveaux. Si elle lui permit de juger le sensualisme, elle lui apprit aussi à le critiquer, et sa critique fut l'occasion du développement de sa doctrine de l'activité.

Maine de Biran n'a jamais été un véritable disciple de Condillac. Il n'a gardé de celui-ci que le grand principe général d'après lequel nos idées viennent des sens. Il a beaucoup étudié Condillac, mais c'est surtout pour le critiquer. Au début de sa carrière philosophique, il écrivit des notes psychologiques concernant l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* et le *Traité sur la nature des animaux*.

Selon lui, l'erreur capitale de Condillac en psychologie est de n'avoir pas accordé assez d'attention à la sensibilité, ce qui pourrait sembler paradoxal pour un sensualiste, mais à la sensibilité active que Maine de Biran devait si bien mettre en lumière.

Les principaux ouvrages où se trouve critiqué le sensua-

lisme sont le *Mémoire sur la décomposition de la pensée* et l'*Essai sur les fondements de la psychologie*, sans excepter quantité de notes et de remarques parsemées dans les différentes œuvres de Biran.

Condillac commet aussi de grossières erreurs en morale; il s'imagine que la perfection de la morale tend à la perfection des signes de nos idées morales; pour lui, en effet, les mathématiques ne sont si parfaites que parce que leur langage est la perfection même. La morale doit donc ressembler aux mathématiques. Maine de Biran tient cette méthode pour insignifiante et inutile. Les vérités morales, dit-il, sont beaucoup moins objet de raisonnement que de sentiment.

Il n'est pas besoin de rappeler ici la fameuse hypothèse de l'homme statue de Condillac. Dans son *Essai sur les fondements de la psychologie*, Maine de Biran l'examine soigneusement et réduit à néant cet édifice logique si laborieusement élevé. Il reconnaît dans cette étude que ni la sensation, ni le jugement, ni la mémoire, ni la réflexion, tels que les définit Condillac, ne sont conformes à ce que nous observons dans la réalité.

Contrairement à Locke, philosophe par tempérament, observateur excellent, Condillac se laisse entraîner par l'esprit de système, notamment dans son *Traité des sensations*. Il méconnaît vraiment, dans cette construction logique, la nature de l'intelligence humaine, comme il méconnaît la nature des animaux.

CONSTANT DE REBECQUE (Henri-Benjamin). — *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*. Paris, Lenormant, MDCCCXIV. — *Principes de politique*. Paris, Eymery, mai 1815.

COURT DE GEBELIN. — *Le Monde primitif analysé et comparé avec le Monde moderne*. Paris, Bondet et Duchesne, MDCCLXXIX.

GRÉBILLON (Prosper Jolyot de). — *Œuvres complètes*. Londres, MDGCLXXIX, 2 tomes.

DE GÉRANDO. — *Des signes et de l'art de penser*. Paris, Goujon, an VIII (1800), 4 tomes. — Mémoire couronné à l'Académie de Berlin sur *la Génération des connaissances humaines*. — *Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Paris, Eymery,

1822, 4 tomes (philosophie ancienne). — *Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Paris, Henrichs, 1804, 3 tomes (philosophie moderne).

De Gérando était un des meilleurs amis de Maine de Biran. Ils eurent ensemble bien des conversations philosophiques; ils s'écrivirent régulièrement, et nous savons que ces lettres existent, quoiqu'un petit nombre d'entre elles seulement aient été publiées.

On ne peut dire que de Gérando ait été un philosophe de valeur; grand admirateur de Cabanis et de Destutt de Tracy, il resta cependant spiritualiste. Il était, avant tout, éclectique; pourtant les plus grands philosophes de son époque, dont Maine de Biran et Ampère, le tenaient en grande estime. L'un de ses principaux mérites est d'avoir fait connaître en France les philosophes allemands, particulièrement Kant, Fichte, Schelling et Bouterweck. Il utilisa leurs travaux, mais surtout il les classa et les exposa avec autant d'intelligence que d'impartialité.

Il a laissé des documents intéressants concernant l'éducation, l'observation des enfants, l'étude des sourds-muets.

Maine de Biran déclare bien souvent s'en rapporter à lui soit pour les citations d'auteurs étrangers, soit même pour certaines observations de psychologie expérimentale.

DELAMÉTHÉRIE (J.-C.). — *De l'Homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux*. Paris, Maradan, an XI (1802), 2 tomes.

DELEUZE (J.-P.-F.). — *Défense du Magnétisme animal*. Paris, Belin, Leprieur, 1819.

DELORT (Pierre-Justin). — *Institutiones disciplinæ ecclesiasticæ*. Paris, Didot, MDCCXIX, tome I.

DESCARTES (René). — *Meditationes de prima philosophia*. Amstelodami, Blaviana, MDCXCVIII. — *L'Homme* de Descartes. Paris, Angot, MDCLXXVII. — *Principes de la philosophie*, traduction du latin (lettres de M. Descartes), Henry Le Gras, MDCLIX. — *Opuscula posthuma, physica et mathematica*. Amstelodami, Blaev, MDCCL. — *Lettres traitant de plusieurs questions con-*

cernant la morale, la physique, la médecine et les mathématiques. Paris, Compagnie des Libraires, MDCCXXIV, 6 tomes.

L'abondance des ouvrages de Descartes dans la bibliothèque de Grateloup montre assez dans quelle estime notre philosophe tenait le grand métaphysicien. C'est lui, dit-il, qui rénova la philosophie par l'affirmation du « *Cogito* »; c'est lui encore qui fut le créateur de la psychologie, en lui fournissant la première des données de fait, par l'affirmation de la pensée et de l'existence étroitement liées.

Le seul tort de Descartes, suivant Maine de Biran, est d'avoir séparé avec trop d'absolutisme les modifications corporelles et les manières d'être du moi, de telle sorte qu'il a érigé en substances totalement séparées la pensée et l'étendue. Entre *l'Essai sur les fondements de la psychologie* et *l'Anthropologie*, à un moment critique de sa vie, Maine de Biran sent le besoin d'étudier plus profondément Descartes, car il pense trouver chez ce philosophe la clarté, l'impartialité et surtout la hauteur de vues qu'il désire.

Maine de Biran examine donc soigneusement les *Méditations* de Descartes, parce qu'il pense trouver là le germe d'une démonstration de l'existence de Dieu. Il n'est pas encore arrivé, en 1813, à l'idée que Dieu peut être atteint aussi bien et mieux par le sens intime que par la raison ou les démonstrations métaphysiques. A cette époque, il cherche encore où est le vrai, sur quelles prémisses doit s'appuyer avec sûreté une connaissance certaine de l'existence divine. Tous les moyens, suivant lui, doivent être étudiés; en premier lieu, les deux preuves cartésiennes principales: la preuve ontologique et la preuve par l'idée d'infini ou de parfait.

Tout le *Commentaire sur les Méditations de Descartes* est consacré à cette question capitale; Maine de Biran le traite avec sa sincérité coutumière, et il arrive à cette conclusion que la raison ne nous mène à rien, qu'elle ne peut rien prouver par elle-même, et que si même elle pouvait prouver, elle n'entraînerait pas l'assentiment complet de tout notre être.

Les *Rapports des sciences naturelles avec la psychologie* fournissent aussi des discussions particulièrement intéressantes du substantialisme cartésien.

Si différents qu'ils soient l'un de l'autre, Maine de Biran et Descartes se rapprochent au moins par le même objet en philosophie : l'importance primordiale accordée à la réflexion dans la recherche des premières vérités philosophiques et l'affirmation immédiate et intuitive de la pensée et de l'existence. De là l'intérêt que Maine de Biran a toujours pris aux œuvres de Descartes.

DESLANDES. — *Histoire critique de la Philosophie*. Amsterdam, Changuion, MDCCLVI, 1756, 5 tomes.

DESTUTT DE TRACY (Antoine-Louis-Claude, comte). — *Mémoires de l'Institut*. Paris, Baudouin, an VI. — *Mémoire sur la faculté de penser*, par Destutt de Tracy. — *Mémoires de l'Institut*. Paris, Baudouin, an IX, tome III. — *Dissertation sur quelques questions d'idéologie* par le citoyen Destutt de Tracy. — *Dissertation sur l'existence et sur les hypothèses de Malebranche et de Berkeley à ce sujet*, par Destutt de Tracy. — *Eléments d'idéologie*. Paris, Courcier, an IX (1803), 2 tomes. — *Projet d'éléments d'idéologie*. Paris, Didot, an IX. — *Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu*. Liège, Desoer, 1817 (sans nom d'auteur).

Destutt de Tracy, l'un des plus remarquables philosophes de ce temps avec Condillac, exerça une influence décisive sur Maine de Biran. C'est la lecture de l'*Idéologie* de Tracy qui orienta la pensée de Biran dans le sens d'une distinction radicale entre deux sortes de sensations, les sensations *passives* et les sensations *actives* ou de mouvement.

Maine de Biran, du reste, reconnaît, dans son *Mémoire sur l'habitude*, n'avoir fait que développer « les premières idées de ce philosophe estimable ». Cependant, à mesure que sa pensée s'élargira, il ira plus loin que son ami et collègue, pour achever la distinction que celui-ci avait seulement ébauchée.

Le volume de l'*Idéologie* de Destutt de Tracy, qui se trouve à la bibliothèque de Grateloup, est annoté de la main de Maine

de Biran, ainsi du reste que le *Projet d'éléments d'idéologie*; sans doute Maine de Biran a-t-il écrit ces notes pour servir de base à un travail plus important, publié par Victor Cousin sous le nom de *Remarques sur la logique de M. de Tracy*.

Je cite, pour mémoire, quelques-unes de ces notes, qui sont assez intéressantes.

Dans les *Eléments d'idéologie* (Logique) (p. 161), Destutt de Tracy écrit : « Les idées n'existent que dans la pensée; une idée inconnue à celui qui pense, n'existe réellement pas. » Maine de Biran marque en note : « Je prends acte de cette assertion et j'examine d'après cela si on peut dire qu'une idée est renfermée dans une autre avant le jugement ou l'acte de comparaison qui l'y découvre; si ce jugement ou ce rapport peut être dit, senti ou perçu à la manière d'un objet réel existant hors de nous. » Toute la difficulté tient ici de cette sorte de fixation naturelle de l'esprit qui réalise ses propres idées indépendamment de leur conception actuelle en leur attribuant une valeur nouménale par là même qu'il leur attache un signe substantif. De là vient cette locution de Condillac que le *connu* ou l'*inconnu* sont une seule et même chose. »

(P. 233-234.) Destutt de Tracy dit encore : « On peut voir la vérité des propositions; si ces propositions sont fausses, ce n'est pas par elles-mêmes et prises isolément. » Maine de Biran ajoute : « Toujours la même faute qui vient de ne pas distinguer la vérité absolue de la vérité conditionnelle; une proposition prise en elle-même et isolément peut être *absolument* vraie ou *absolument* fausse eu égard à la nature des choses et indépendamment de sa liaison avec les autres idées ou jugements antérieurs de l'esprit; au lieu que dans la vérité conditionnelle, il n'y a rien de vrai ou de faux que comme conséquences bien ou mal déduites de propositions antérieures ou de définitions. Cette confusion des deux sortes de vérités est une conséquence nécessaire du principe que tout, pour nous, se réduit à des sensations ou à des liaisons ou des rapports de sensations ou d'idées. »

(P. 236-237.) Destutt de Tracy écrit : « Nous avons des idées d'êtres qui agissent sur notre nature sentante, mais nous ne les connaissons que par les impressions qu'ils nous font. » « Cela n'est pas exact, note Maine de Biran, les êtres ne consistent pas, pour nous, dans les impressions qu'ils nous font, mais ils existent comme causes de ces impressions. Ce qui est bien différent, car il suit de cette dernière manière de voir que nous pouvons nous tromper, comme nous nous trompons en effet souvent sur l'application actuelle du rapport de causalité, tandis qu'il n'y a lieu à aucune incertitude sur le rapport d'inhérence ou d'attribution des modifications ou des idées au sujet sentant et pensant moi. »

(P. 259.) Destutt de Tracy reconnaissant trois facultés en lui : méditation ou attention, comparaison, réflexion, Maine de Biran annote en marge : « On voit bien ici que l'auteur ne considère toute l'intelligence humaine que dans ses produits, ses résultats ou ses matériaux, et non dans les *puissances* qui les mettent en œuvre ou dans ce qui fait le sujet, la partie vraiment active ou opérante. »

Voilà les principaux passages remarquables par Maine de Biran. Il en existe naturellement d'autres, mais il nous est impossible de les reproduire ici, faute de place.

DIDEROT (Denis). — *Œuvres philosophiques et dramatiques*. Amsterdam, MDCCLXXII, 2 tomes.

DIXMERIE (de la). — *Eloge analytique et historique de Montaigne*. Amsterdam, Valleyre, MDCCLXXXI.

DUBOS (l'abbé Jean-Baptiste). — *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*. Paris, 1732, 3 volumes in-12.

DUMAS (Charles-Louis). — *Principes de physiologie*. Paris, Deterville, an VIII (1800), 4 tomes.

DUPONT de Nemours. — *Philosophie de l'univers*. Paris, Goujon, an VII.

EDGEWORTH (Maria). — *Education pratique*. Traduction libre de l'anglais par Gh. Pictet. Paris, Magimel, an IX, 2 tomes.

ENGEL. — *Mémoires à l'Académie de Berlin*, 1802.

Engel est assez souvent cité par Maine de Biran, qui semble beaucoup l'estimer, notamment dans le commencement de *l'Essai sur les fondements de la psychologie*. A propos du mémoire à l'Académie de Berlin, Maine de Biran écrit une note sur *l'Origine de l'idée de force d'après M. Engel*.

ERASME. — *Colloquia Erasmi*, Lugduni Batavorum apud Franciscum Aacium A° CIOICLV (1655).

EULER. — *Lettres à une princesse d'Allemagne*. Paris, Bachelier, 1812, 2 tomes. — Autre édition : *Lettres à une princesse d'Allemagne*. Paris, Royez, MDCCLXXXVII, 3 tomes.

FABRE. — *Essai sur les facultés de l'âme considérées dans leurs rapports avec l'irritabilité et la sensibilité de nos organismes*. Paris : Méricot, Cuchet, Méquignon, MDCCLXXXVII.

FAULCON (Félix). — *Fruits de la solitude et du malheur*. Paris : Du Pont, Cussac, Mâret, fructidor an IV. — *Voyages et opuscules*. Paris, Debray, an XIII (1805).

FÉNELON (M. François de Salignac de la Mothe). — *Œuvres complètes*. Toulouse, Bénichet, MDGCCX (le tome IX traitant de la manière de connaître et d'aimer Dieu, du pur amour, de la prière, de l'humilité, a été beaucoup plus lu que les autres. De même le X° et le XI° qui contiennent les *Lettres spirituelles*).

Comme le fait très bien remarquer M. Tisserand, si Rousseau fut le premier maître de Maine de Biran, Fénelon fut celui de la dernière heure. Combien de fois est-il cité dans le *Journal*, combien de fois est-il appelé à l'aide lorsque notre philosophe est à la recherche d'un point d'appui immuable, d'un Dieu miséricordieux aux faiblesses humaines : « O bon Fénelon, viens me consoler ! tes divins écrits vont dissiper ce voile dont ton janséniste adversaire avait couvert mon cœur, comme la douce pourpre de l'aurore chasse les tristes ténèbres... » (*Journal intime*, 1794, éd. Naville, p. 115-116.)

Fénelon plaît sans réserves à Maine de Biran, et peut-être est-ce le seul écrivain dont on puisse découvrir chez lui l'approbation entière. Rousseau parlait à son cœur, mais ses erreurs le décevaient ; Montaigne le charmaient par sa finesse d'analyse,

mais ses doutes incessants le jetaient « dans un état pénible » ; Pascal l'avait effrayé quelquefois par son jansénisme : seul Fénelon, la douceur par excellence, a trouvé le chemin de son cœur. Rien ne peut mieux plaire à Maine de Biran que cette tendance mystique qui répond aux aspirations intimes de son âme. Toute son évolution finale est un reflet des idées de Fénelon ; c'est à lui qu'il emprunte l'idée de la prédominance de la grâce, celle de l'influence universelle de l'amour, celle de l'abandon à la toute-puissante action divine.

Pour Biran, comme pour Fénelon, le mal n'est pas tant le péché que la faiblesse de notre nature. Comme Fénelon, notre philosophe glisse peu à peu de l'amour à l'abandon et cherche l'absorption dans la personnalité divine. Mais cependant Biran, eu égard à ses idées antérieures sur l'activité, n'abandonnera jamais la personnalité du moi ; s'il la voit surélevée par l'approche du feu divin, il ne la voit pas anéantie par cet amour.

Il est certain, en tous cas, que ce sont les entretiens de Fénelon sur la douceur de l'abandon à Dieu, sur tout ce que la religion présente de particulièrement sentimental, qui ont amené Biran, plus encore que les Pensées de Pascal, au christianisme. Ce que le solitaire de Port-Royal n'avait fait que commencer, Fénelon l'achève en touchant la sensibilité de Biran.

FERGUSON (Adam). — *Essai sur l'histoire de la Société civile*. Traduction par Bergier. Paris, Desaint, MDCCCLXXXIII, 2 tomes.

FLÉCHIER (Esprit). — *Panégyriques et autres sermons*. Paris, Anisson, MDCXCVI, tome II.

SAINT-FOIX (de). — *Œuvres complètes*. Paris, Duchesne, MDCCCLXXVIII, 6 tomes.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de). — *Œuvres*. Amsterdam, 1742, 8 tomes.

FRANKLIN (Benjamin). — *Œuvres*, traduction de l'anglais par Barbeau Dubourg. Paris, Quillau et Esprit, MDCCCLXXIII.

GERDIL (Hyacinthe-Sigismond). — *Défense du sentiment du père Malebranche*. Turin, Imprimerie Royale, MDCCXLVIII.

GENOUDE (Eugène). — *Les prophéties d'Isaïe*, traduction nouvelle. Paris : Lenormant, Tillet, Le Clère, MDCCGCXV. — *Les psaumes*, traduction nouvelle. Paris, Le Clère, 1819. — *Les livres sapientiaux*, contenant les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, l'Ecclésiastique, traduction nouvelle. Paris, Méquignon, 1821.

GRÉTRY (André-Ernest). — *Mémoires ou essais sur la musique*, publiés en 1789, réimprimés aux frais du Gouvernement en l'an V. Paris, Imprimerie de la République, an V, 3 tomes.

GUÉNÉE (l'abbé). — *Lettres de quelques Juifs*. Versailles, Lebel, 1817.

GALL et SPURZHEIM. — *Dispositions innées de l'âme et de l'esprit*. Paris, Schoell, 1811.

D^r GALL (Franz-Joseph). — *Craniologie*. Paris, Nicolle, 1807.

Maine de Biran est contemporain du docteur Gall, et il connut la vogue immense obtenue par son nouveau système de cranioscopie, pendant au moins une dizaine d'années.

Notre philosophe, cependant, n'est pas partisan du système des localisations de Gall, et il le combat dans une note spéciale où il donne nettement les raisons de sa critique.

Le docteur Gall, partant de ce fait que chaque sensation, perception, volition, dépend de conditions purement organiques, voudrait pouvoir mettre celles-ci à la place de celles-là. L'hypothèse de Gall consiste à juger de certaines facultés intellectuelles par la prédominance des bosses craniennes qui leur correspondent ; ces protubérances du crâne lui paraissent en rapport avec des saillies de la surface même du cerveau, et chacune de ces saillies conditionne une fonction spéciale de l'homme.

Dans ses *Observations sur le système du docteur Gall* (éd. Alexis Bertrand. Paris, Leroux, 1887, t. II), Maine de Biran examine cette théorie et la critique. Il y voit plusieurs absurdités. D'abord, comment distinguer dans l'organe cérébral des facultés ou des fonctions aussi nombreuses, et quelquefois aussi arbitraires que celles qu'y distinguent les philosophes ? Le problème d'une localisation cérébrale supposerait d'abord celui d'une étude réflexive de la nature des opérations de la pensée.

Ensuite, les opérations de la volonté et de l'entendement supposent une force hyperorganique qui n'est localisée nulle part. Où faut-il localiser la pensée? D'autre part, Gall se contredit : tantôt il n'accorde pas au cerveau l'empire sur les fonctions animales; tantôt, au contraire, il le lui accorde pleinement.

La conclusion de Maine de Biran est que, s'il existe évidemment derrière chaque opération intellectuelle une action nerveuse émanée du cerveau, il est certain, d'autre part, que cette action elle-même est l'effet d'une cause spirituelle qui n'est localisée nulle part.

M. DE H. — *Précis de la nouvelle méthode d'éducation de Pestalozzi, suivi de quelques considérations sur cette méthode*. Paris, Pankoucke, an XII.

HARTLEY (David). — *Explication physique des sens, des idées et des mouvements*, traduction par l'abbé Jarain. Reims, Delaistre, Godet, MDCCLV, 2 tomes.

VAN HELMONT (Jean-Baptiste). — *Ortus medicinae, id est initia physicae inaudita. Editio quarta*, Lugduni Joannis Baptistae Dene-net, in vicò mercatoris, sub signo crucis aureae, MDCCLV.

Maine de Biran fut assez vivement occupé des idées de Van Helmont; il écrivit même à ce sujet une note qui doit dater de 1820 ou 1821, sur la distinction de l'âme sensitive et de l'esprit selon Van Helmont.

Si Van Helmont présente un mélange un peu bizarre d'empirisme et de mysticisme, il est intéressant par certains côtés, surtout en ce qu'il distingue dans l'homme un *esprit* et une *âme sensitive* qui lui est commune avec les animaux.

Si Maine de Biran s'intéressa autant à cette distinction, c'est qu'il y trouvait esquissée sa conception d'une partie animale (vie animale) sous-jacente à la vie de l'activité (vie humaine), opposée quelquefois à elle, mais aussi nécessaire à sa préparation et à son épanouissement.

HELVETIUS (Claude-Adrien). — *De l'Esprit*. Paris, Durand, MDCCLVIII.

Un tel livre ne pouvait manquer de faire partie de la bibliothèque de Biran qui, dans sa jeunesse, fréquenta assidûment le salon d'Auteuil. C'est là qu'il connut la plupart des philosophes marquants de l'époque, en attendant qu'ils devinssent ses juges, lorsqu'il écrivit ses premiers mémoires, et ses collègues, lorsque sa pensée se fut affermie.

Maine de Biran cite souvent Helvétius dans ses premiers écrits, notamment dans ses *Notes de psychologie, de morale et de politique* (éd. Tisserand. Alcan, 1920, t. I).

HEMSTERHUYS (François). — *Œuvres philosophiques*. Paris, Haussmann, 1809, 2 tomes. 1^{er} tome : Lettre sur l'homme; 2^e tome : Etude sur la Divinité sous forme de dialogues, lettres sur les facultés de l'âme, lettres sur l'athéisme.

HOBBS (Thomas). — *Opera philosophica*. Amstelodami, apud Joannem Blaev, 1668, 2 tomes.

Hobbes fut connu de Maine de Biran, mais il ne fut pas apprécié de lui; son idée de fonder la morale sur la force, notamment, ne pouvait que répugner à ce philosophe délicat et sentimental. Hobbes nie la liberté, dans laquelle Maine de Biran, au contraire, voit le sentiment même de notre existence. Autant de raisons pour que la sympathie ne puisse s'établir entre eux. Maine de Biran, qui touche à quelques sujets de morale dans ses *Notes de psychologie, de morale et de politique*, mentionne plusieurs fois le nom et les idées de Hobbes. Dans son *Mémoire sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, il consacre une note spéciale à Hobbes pour critiquer ses explications purement mécaniques ou physiques des phénomènes de la pensée.

HORACE. — *Poésies*, traduites en français par Batteux. Paris, Desaint, MDCCLXXX, 2 tomes.

HOUSZ (Jean-Ingen). — *Expérience sur les végétaux*. Paris, Didot, MDCCLXXX.

HUME (David). — *Histoire d'Angleterre*, traduction de l'anglais par

M. B. Amsterdam, MDCCLXIX, et Londres, 1788, 17 tomes. — *Œuvres philosophiques*, trad. de l'anglais. Londres, 1788.

Nul philosophe, sauf peut-être Malebranche, ne fut plus ardemment combattu par Biran que le sceptique Hume. Il le traite quelque part avec vivacité « d'assembleur de nuages ». Il critique son fameux *Essai sur l'entendement*, le VII^e, où il nie la causalité et cherche à la réduire à la succession, ou plus exactement à l'habitude de voir se produire cette succession dans un cadre déterminé.

Pour lui, qui estime sentir et connaître de façon indubitable la force causale du moi, qui la prend sur le vif dans le fait primitif, une telle position doit être réduite à néant. Dans son *Essai sur les fondements de la psychologie*, il consacre tout un passage à la critique de Hume et à l'essai de réhabilitation du sens intime de notre causalité et de notre liberté. Nous possédons aussi une note destinée à critiquer l'opinion de Hume sur la nature et l'origine de la notion de causalité.

JONDOT. — *L'Antipyrhionien ou Réfutation complète des principes contenus dans le deuxième volume de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Paris, Tillet, 1821.

KANT (Emmanuel). — *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, traduction par Peyer Imhoff. Paris, Lucet, 1796.

On pourrait, à bon droit, s'étonner qu'un philosophe tel que Maine de Biran n'ait pas possédé plus d'ouvrages de Kant dans sa bibliothèque. Je crois que l'on doit écarter l'hypothèse de leur perte par la suite; il est évident, d'après les divers écrits de Maine de Biran, que la lecture du philosophe allemand dans le texte ou même dans une traduction française très approchée ne lui était pas familière, et il est même possible (devons-nous ajouter) qu'elle lui ait manqué. Il n'a connu le mouvement de la philosophie allemande que par des ouvrages de seconde main, ou par des études sur la philosophie allemande. Cependant, la morale de Kant le séduisit; il sympathise avec cette doctrine de la raison pratique qui nous fait appréhender le devoir. Il a

même des accents véritablement kantien dans *Les fondements de la morale et de la religion*. Il accepte aussi très tôt la distinction kantienne du noumène et du phénomène, et sa correspondance avec Ampère montre l'intérêt qu'il prenait aux discussions sur ce sujet.

KERATRY (Auguste-Hilarion, comte de). — *Inductions morales et physiologiques*. Paris, Maradan, 1817.

KINKER (Jean). — *Essai d'une exposition succincte de la Critique de la raison pure*, traduit du hollandais par J. le F. Amsterdam, Changuion et Den Hengst, MDCCCI. — Autre exemplaire, mais traduit du hollandais par Destutt de Tracy.

Maine de Biran ne paraît pas avoir lu Kant dans le texte, mais l'a connu par des intermédiaires, notamment par Kinker. Ce qui explique qu'il ait quelquefois fait des erreurs dans l'interprétation et l'appréciation de la doctrine kantienne.

LAGRANGE (Joseph-Louis). — *Théorie des fonctions analytiques de Lagrange*. Paris, Imp. de la République, prairial an V. — *De la résolution des opérations numériques de tous les degrés*. Paris, Duprat, an VI.

LAMARCK (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet de). — *Recherches sur l'organisation des corps vivants*. Paris, Maillart (sans date). — *Mémoires de physique et d'histoire naturelle*. Paris, Maradan, an V.

LAMBERT (Anne-Thérèse de). — *Œuvres*. Paris, Brunot-Labbé, 1810.

LAMENNAIS (Félicité-Robert de). — *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Paris, Tournachon, Molin, H. Seguin, 1818, 4 tomes.

Avant les *Recherches philosophiques* de Bonald avait paru l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Bien que celui-ci se soit posé en philosophe et en individualiste, puisqu'il affirmait l'autorité de la raison individuelle en face de la tradition de l'Eglise catholique, bien qu'il ait même des dispositions mystiques marquées, Maine de Biran ne semble guère lui accorder de sympathie. Dans quelques notes manuscrites ajoutées aux deux

premiers tomes, Maine de Biran affirme nettement leur différence de mentalité. Lamennais citant Rousseau (tome I), et le critiquant parce qu'il affirme que toutes les religions lui sont indifférentes, donc également bonnes (p. 122), voici ce que note Maine de Biran : « Rousseau parle des religions particulières en tant qu'elles renferment toutes le même fond de croyances ou de vérités nécessaires à l'égard de ces vérités fondamentales qui sont la religion générale, et il n'y a pas d'indifférence à lui reprocher. »

(P. 130.) Lamennais écrit : « L'indifférence absolue des religions est donc le fondement de ce système cent fois plus injurieux à la divinité que l'athéisme. »

Maine de Biran note au bas de la page : « Rousseau aurait eu de bonnes réponses à faire à tout ceci. »

Dans le II^e tome (p. 20), Lamennais écrit une phrase qui ne peut manquer de déplaire à Maine de Biran : « Supposons, en effet, que les hommes dans les mêmes circonstances fussent affectés de sensations, de sentiments contraires... et qu'aucun d'eux ne trouve en soi de preuves déterminantes en faveur de ce qu'il sent et de ce qu'il juge. »

Maine de Biran écrit en marge : « Faux. »

(P. 21.) « Qu'est-ce qu'une science, nous demande Lamennais, sinon un ensemble d'idées et de faits dont on convient?... »

Maine de Biran note en marge : « Mauvaise définition. »

Ces mots ont servi sans doute de point de repère à Maine de Biran pour son écrit publié dans la suite par V. Cousin, sous le titre de : *Notes sur le second volume de l'indifférence en matière de religion*. Ces notes traitent, à peu de chose près, le même sujet que celles concernant M. de Bonald.

LANGELIN. — *Introduction à l'analyse des sciences*. Paris, Bossange, an IX (1801).

LAPLACE (Pierre-Simon, marquis de). — *Exposition du système du monde*. Paris, Imprimerie du Cercle social, an IV, 2 tomes. — *Essai philosophique sur les probabilités*. Paris, Courcier, 1814.

LAROMIGUIÈRE (Pierre). — *Leçons de philosophie ou Essais sur les facultés de l'âme*. Paris, Brunot-Labbé, 1815, 2 tomes.

Laromiguière fut le premier en date de nos professeurs éloquents. Son livre est constitué par le recueil des leçons de philosophie professées pendant le cours de l'année 1811-1812, à la chaire de philosophie de la Faculté des Lettres de Paris. Son style est plaisant et agréable, si son originalité n'est pas très grande. Sa doctrine est la suivante : L'âme, active par essence, tire les idées des sentiments et produit les facultés. De la recherche de son agrément, de l'éloignement de ce qui lui déplaît, naît le besoin, la préférence, la volonté. Sa méthode rappelle celle de Condillac, mais il professe des doctrines spiritualistes et chrétiennes.

Les deux tomes ont été annotés par Maine de Biran lui-même. Sans doute, ces notes ont-elles été écrites pour servir de base à l'*Examen des leçons* de Laromiguière; j'en donne ici quelques passages. Il serait impossible de les donner tout entières :

Dans le tome I (p. 103). Laromiguière écrit : « La réflexion se composant elle-même de raisonnements, de comparaisons et d'actes d'attention, n'est pas une faculté distincte de ces facultés. »

Maine de Biran met en marge : « La réflexion est prise ici dans l'acception de Condillac, et dans celle de Locke c'est une faculté première et *sui generis*. »

(P. 105.) Laromiguière, exposant la théorie dont nous disions quelques mots plus haut, dit : « Cette préférence qui naît du désir va elle-même donner naissance... à la *liberté*. »

Maine de Biran met en marge : « La préférence est un acte de volonté qui ne naît pas du désir. »

(P. 115.) Laromiguière dit : « Nous réunissons sous le mot volonté le désir, la préférence et la liberté. »

Maine de Biran met en note : « Cette réunion est arbitraire et défectueuse en ce qu'elle confond le passif avec l'actif. *Désirer* n'est pas vouloir, comme *sentir* et *réagir* n'est pas agir. »

(P. 374.) « Descartes, dit Laromiguière, a distingué quatre facultés : volonté, entendement, imagination, sensibilité. Si on renversait leur ordre, elles nous paraîtraient mieux systématisées. »

Maine de Biran réplique : « En renversant l'ordre, on n'aurait plus ce que Descartes a voulu montrer : la volonté et l'entendement comme les facultés premières essentielles à l'âme qui n'existe que par elles; l'imagination et la sensibilité dont l'âme pourrait cesser d'être dépourvue sans cesser d'exister. »

(P. 414.) Laromiguière parle d'un sentiment jugé ou rapporté hors de l'âme.

Maine de Biran met en note : « Le sentiment jugé ou rapporté hors de l'âme est ce que Locke appelle idée simple de *sensation*. Le sentiment ou l'affection est rapporté hors de l'âme de deux manières : comme passif, il est rapporté à une cause étrangère qui le produit; comme effet de l'organisation vivante, il est rapporté au corps et s'étend dans quelqu'une de ses parties. Ce dernier rapport d'inhérence est constitutif de la *sensation* : le rapport de causalité lui est associé. Le sentiment non localisé n'appartient ni à l'âme, ni au corps séparément, mais par confusion au composé substantiel des deux, et lorsque le *moi* vient à se distinguer de ce sentiment passif, il le localise dans le corps, il le perçoit où il était avant d'être perçu. »

LA ROCHEFOUCAULT. — *Œuvres*. Paris, Belin, 1818.

D^r LECAT (Claude-Nicolas). — *Traité de l'existence, de la nature et des propriétés du fluide des nerfs*. Berlin, MDCCLXV. — *Traité du mouvement musculaire*. Berlin, MDCCLXV. — *Cours abrégé d'ostéologie*. Rouen, Besongne, MDCCLXVIII. — *Traité des sensations et des passions*. Paris, Vallat la Chapelle, MDCCLXVII, 3 tomes.

GOT. GUL. LEIBNITH et JOHAN. BERNOUILLI. — *Commercium philosophicum et mathematicum, ab anno 1700 ad annum 1716*. Lausannæ et Genevæ, Bousquet, MDCCXLV, 2 tomes.

LEIBNITZ (Gottfried-Wilhelm). — *Leibnitii opera omnia*. Genève, Dutens, 1768, 6 volumes. — *Lettres de Leibnitz*, et éloge de ce

grand homme par Bailly. — *Œuvres philosophiques*. Amsterdam, Schreuder, MDGCLXV. — *Pensées sur la religion et la morale*. Paris, Nyon, an XI (1803), 2 tomes. — *Leibnitii epistolæ*. Lipsiæ, Christoph. Breitkopfl, MDCCXXXIV. — *Leibnitii Tentamina Theodicæ de bonitate Dei, libertate hominis et origine mali*. Francfort, Berger, MDCCXXXIX, 2 volumes.

Maine de Biran se rapproche de Leibnitz en ce que sa doctrine, comme celle de Leibnitz, est fondée sur la notion capitale de force. Maine de Biran cite souvent avec complaisance Leibnitz, notamment dans son *Essai sur les fondements de la psychologie*; la différence fondamentale qui existe entre eux consiste en ce que Leibnitz, cartésien de bonne race, s'installe de prime abord dans l'absolu, et que, au contraire, Maine de Biran s'attache particulièrement au relatif et au réel immédiat avant de tenter toute prise de possession d'un autre domaine. Outre les différentes remarques qui se trouvent dans ses ouvrages principaux et notamment dans l'*Essai sur les fondements de la psychologie*, M. de Biran a consacré une note spéciale à la conception leibnitzienne. Cette note devait être insérée dans la biographie universelle, mais elle n'y parut pas, ayant semblé trop approfondie pour un simple article. Nous avons, malgré cela, conservé ces aperçus, qui ont été publiés par Victor Cousin.

LEGRIS-DUVAL (l'abbé). — *Sermons*. Paris, Le Clère, 1820, tome I. — *Sermons*. Paris, Le Clère, 1823, 2 tomes.

LEROY (Georges). — *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*. Paris, Valade, an X, 1802.

LIGNAC (abbé Joseph de). — *Témoignage du sens intime et de l'expérience opposés à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes*. Auxerre, Fournier, 1760, 3 volumes.

Maine de Biran dit, dans son *Journal* à la date du 25 avril 1815 : « J'ai fait une assez bonne note métaphysique sur quelques passages du livre de l'abbé de Lignac. »

C'est ce travail qui nous est resté et qui a été publié par Victor Cousin; il existe aussi un autre manuscrit de Maine de Biran

qui traite, à propos de l'abbé de Lignac, de la nature du principe de causalité et de la distinction entre le moi et l'âme substance.

LINNÉ (Charles de). — *Revue des écrits de Linné*. Londres et Paris, Buisson, MDCCLXXXIX, 2 tomes.

LOCKE (John). — *Essai sur l'entendement humain*. Traduction en français par Coste. Amsterdam, Mortier, 1742, 4 volumes, et Paris, 1795. — *Traité des systèmes*. La Haye, Neaulme, MDCCXLIX. — *De l'éducation des enfants*. Traduction de l'anglais par Coste. Amsterdam, Steenhouwer et Uytwerf, MDCCXXI.

Locke, le premier grand empiriste anglais, a été l'initiateur, si l'on peut dire, de la philosophie sensualiste. En effet, sa doctrine philosophique est fondée sur la distinction de la sensation, à partir de laquelle nous formons les idées simples, et de la réflexion, au moyen de laquelle nous acquérons les idées composées. Malheureusement, dans sa théorie, dit Maine de Biran, la réflexion n'a point de base : « C'est pourquoi les sensualistes ont détourné si facilement le sens de sa philosophie. » C'est à lui que Maine de Biran a emprunté le grand principe que toute connaissance vient directement ou indirectement de l'expérience. C'est aussi à la pratique de sa méthode d'observation et de sa philosophie que Maine de Biran doit peut-être son habitude d'exactitude et son besoin de s'appuyer sur des faits. Il est certain que Locke a eu sur lui une influence beaucoup plus grande que tous les sensualistes ses contemporains.

LORDAT (Jacques). — *Exposition de la doctrine de Barthez*. Paris, Gabon, 1818.

LUZERNE (César-Guillaume, cardinal de la). — *Explication des Évangiles du dimanche*. Paris, Potey, 1816, t. II, III et IV.

LUCRÈCE. — *Œuvres. De la nature des choses*. Paris, Guillain, MDGLXXXV, 2 tomes.

MABLY (Gabriel-Bonnot de). — *Œuvres complètes*. Toulouse, Sens, 1791, et Nîmes, Gau, 1791, 4 tomes.

Maine de Biran connaissait bien Mably, qu'il a lu surtout au

commencement de sa carrière philosophique. Il dit, par exemple, dans son *Journal intime* : « Mably me fait aimer le bien, mais je ne sais pourquoi il me lasse bientôt (excepté cependant dans ses entretiens de *Phocion*, ouvrage que je lirai, que je relirai sans cesse, *nocturna versabo manu, versabo diurna...* » (*Journal intime*, éd. Naville, p. 117.)

MACHIAVELLI (Nicolaï). — *De Republica, ex italico latini facti*. Francofurti, MDCVIII.

Dans le *Journal intime*, Maine de Biran cite quelquefois Machiavel en matière de politique, notamment en ce qui concerne la conduite des princes. (Voir le *Journal intime* publié par A. de La Valette-Monbrun. Plon, 1927, p. 225.)

MAGENDIE (François). — *Précis de physiologie*. Paris, Méquignon, Marvis, 1816, 2 tomes.

MAISTRE (Joseph de). — *Essai sur le principe générateur et conservateur des Sociétés politiques* (1810). — *Considérations sur la France*. Paris, Société typographique, 1814.

A la date du 12 juin 1815, nous trouvons cette note de Maine de Biran : « En lisant le soir de ce jour un écrit de M. de Maistre, intitulé : *Essai sur le principe générateur et conservateur des sociétés politiques*, j'ai senti que mes habitudes isolaient trop ma pensée de la société, que mon point de vue psychologique ne tendait à faire de l'homme qu'un être tout solitaire, et qu'à force de considérer l'âme sous le rapport *abstrait et unique de son activité*, je m'accoutumais à ne voir en elle qu'une force motrice, isolée de toutes ces affections sociales, de tous ces sentiments intimes et profonds, dans lesquels est placée notre moralité, le bonheur ou le malheur dont nous sommes susceptibles, en qualité d'êtres qui, outre la vie intérieure de la pensée, ont encore une vie de relation et de conscience. » (*Journal intime* de Maine de Biran, publié par A. de La Valette-Monbrun. Plon, 1927, p. 160.)

MAISTRE (Xavier de). — *Voyage autour de ma chambre*. Paris, De-launay, 1821.

MALEBRANCHE (Nicolas). — *Recherche de la vérité*. Paris, David, MDCCXXXV, 4 tomes. — *Traité de la nature et de la grâce*. Dernière édition, Rotterdam, Reinier Leers, MDCCXII.

Maine de Biran exprime son admiration pour Malebranche en l'appelant le « Platon moderne », mais il est juste de dire que, s'il l'estimait de cette façon, il ne se faisait pas faute non plus de critiquer le système des causes occasionnelles, qui lui semblait frapper à l'avance de stérilité la philosophie de l'activité.

Pour Malebranche, en effet, la cause naturelle n'est point une cause réelle et véritable, mais une cause occasionnelle suivant ses propres termes. Toute cause véritable indique une dépendance nécessaire de son effet par rapport à elle; or, si nous cherchons parmi les corps comme parmi les esprits, nous nous rendons compte que ni les uns ni les autres ne peuvent être causes véritables. Le corps ne peut agir sur lui-même sans l'intervention d'une autre cause; l'esprit peut sentir, connaître, vouloir, mais ces diverses modifications supposent une puissance infinie qui n'est pas la sienne. Les esprits et les corps sont donc impuissants à agir sur eux-mêmes et à plus forte raison les uns sur les autres. Qu'un ébranlement du cerveau soit suivi d'une sensation, rien de plus vrai; que notre bras se remue quand nous le voulons, d'accord, mais nous ne sommes dans ces cas que cause occasionnelle, puisque nous ignorons comment s'exécutent les mouvements; si nous étions cause véritable, nous comprendrions et connaîtrions toutes les conditions organiques qui permettent le jeu des cellules cérébrales et des muscles. Bien mieux même, si nous ressentons l'effort, cet effort est le signe de l'impuissance où nous sommes d'exécuter un mouvement, et non la manifestation de notre puissance.

Il y a donc, suivant Malebranche, non pas une influence de

l'âme sur le corps, mais une correspondance de leurs modalités, correspondance dont l'ordonnateur est Dieu même.

Il est fort naturel que Maine de Biran n'entre pas dans ces vues, et qu'il les combatte, surtout par les données de son sens intime.

Tout d'abord, il faut dire qu'il tient Descartes pour l'auteur responsable du système des causes occasionnelles; car celui-ci, dominé par la notion de substance, n'a pu saisir la forme concrète unique sous laquelle l'esprit s'unissait au corps, et a distingué les deux éléments de telle sorte qu'il en a poussé la distinction jusqu'à la séparation absolue.

C'est pourquoi aussi les philosophes ont été forcés de transporter la causalité efficiente en Dieu seul; bien plus, chez Malebranche, la métaphysique cartésienne s'étant alliée à une théologie qui mérite quelques suspicions, suivant Maine de Biran, le malebranchisme aboutit finalement à une philosophie assez semblable au spinozisme.

A la doctrine des causes occasionnelles Maine de Biran objecte qu'elle contredit le témoignage de la conscience, et qu'elle sacrifie à des postulats ontologiques des données psychologiques de fait. Le vice radical de l'occasionnalisme réside dans le genre même de sa méthode; si Malebranche arrive à de telles conclusions, c'est uniquement parce qu'il « hypostasie » (suivant l'expression des Allemands) ce que le sujet est pour lui-même et ce qu'il connaît en lui par l'aperception.

Malebranche ne conteste pas le sentiment d'effort, mais il le regarde comme une illusion; il nie donc toute l'efficacité de l'effort et subordonne ainsi l'autorité d'une certitude de sens intime à une connaissance d'ordre ontologique qui n'offre nullement la même sûreté.

C'est encore un argument sans portée que de dire que le sujet ne pourrait être véritablement cause que s'il connaissait toutes les conditions organiques de la transmission et de l'exercice du pouvoir; le sujet, dit Maine de Biran, n'a nul besoin de savoir la manière dont il agit pour être sûr de la réalité de son action.

C'est, au contraire, parce que cette faculté d'agir s'aperçoit par le sens intime, qu'elle ne peut être expliquée du dehors comme le serait une chose en soi. Le seul juge de ce qui est propre au moi ou lui est étranger est ce moi lui-même, et nulle autre faculté ne peut frapper de suspicion un tel témoignage.

Quelques rapprochements de la doctrine de Malebranche et de celle de Maine de Biran, malgré leurs divergences, s'imposent. Le plus important concerne la distinction capitale faite par Malebranche entre la connaissance par idées et la connaissance par sentiment intérieur. Maine de Biran reconnaît chez Malebranche la justesse de cette distinction; pour lui aussi, la cause du corps est proprement rationnelle, alors que celle de la conscience est irréductible, singulière, individuelle. C'est avec un grand sens psychologique que Malebranche a mis en lumière la différence entre sentir et se connaître.

Ces quelques aperçus nous montrent l'intérêt considérable que prend pour Maine de Biran la doctrine des causes occasionnelles.

La combattre et en être victorieux, c'est pour sa philosophie une question d'intérêt vital. C'est pourquoi les remarques apparaissent nombreuses, à ce sujet, dans la plupart de ses ouvrages.

Nous possédons un fragment de Maine de Biran où il s'occupe presque exclusivement des idées de Malebranche; ce sont les *Notes sur quelques passages de Malebranche et de Bossuet*, éditées par V. Cousin.

MALTHUS (Thomas-Robert). — *Essai sur le principe de population*. Traduit de l'anglais par P. Prevost. Paris, Pischoud, 1809, 3 tomes.

MARSAIS (de). — *Principes de grammaire logique*. Paris, Langlois, an VIII, 3 tomes.

MASON (J.). — *Essai sur la connaissance de soi-même*. Paris, Treutel et Wurtz, 1817.

MASSIAS (Nicolas, baron de). — *Rapport de la Nature à l'Homme et de l'Homme à la Nature*. Paris, 1822, 2 tomes.

MASSILLON (Jean-Baptiste). — *Sermons*. Paris, Estienne, Hérisant, 3 premiers tomes et tome IV, MDCCXLV. — *Œuvres*. Paris, Beaucé, Audin, 1817, 4 tomes.

Maine de Biran semblait familiarisé avec les sermons de Massillon qu'il cite dans son *Journal intime* et qu'il commente avec intérêt.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis Moreau de). — *Œuvres*. Lyon, Bruyset, MDCCCLIII, 2 tomes.

Dans le *Journal* du 12 avril 1815, Maine de Biran note : « J'ai écrit des notes sur l'ouvrage de Maupertuis relatif à l'origine des langues et les réflexions de M. Turgot. » Ces notes ont été publiées par Victor Cousin, mais ne semblent pas être fort intéressantes, d'abord parce que leur composition laisse à désirer, ensuite parce que les idées ne sont pas très originales.

MEISTER (J.-H.). — *Etudes sur l'homme dans le monde et dans la retraite*. Paris, A. Renouard, an XIII (1804).

MENDELSON (Moris). — *Phédon ou entretiens sur la spiritualité de l'âme*, traduction de l'allemand par Junker. Paris, Le Boucher, MDCCCLXXXIII.

MÉRIAN (Jean-Bernard). — *Sur l'aperception de sa propre existence* (1749). — *Sur l'aperception considérée relativement aux idées ou sur l'existence des idées dans l'âme* (1749). — *Sur l'action, la puissance et la liberté* (1750). — *Discours sur la métaphysique*. Bâle, 1766, in-8°. — *Parallèle historique de nos philosophes nationales* (1797).

Tous ces travaux sont réunis dans le *Recueil des mémoires de l'Académie de Prusse*, de 1749 à 1804.

METTRIE (de la). — *Œuvres philosophiques*. Amsterdam, MDCCCLXXIV, 3 tomes.

MÉZARD. — *Du principe conservateur ou de la liberté*. Paris, Béchét, 1820.

MILTON (John). — *Le Paradis perdu*. Trad. de l'anglais par Addison. Lyon, Barret, MDCCCLXXX (ayant appartenu à Louise Fournier de Biran).

MONGE (Gaspard). — *Géométrie descriptive*. Paris, Klostermann, MDCCCXI.

MONTAIGNE (Michel, seigneur de). — *Essais*. Paris, Didot, an X, MDCCXCII, 4 tomes. — *Essais*. Paris, Michel Blageart, MDCXL (ce dernier livre comporte quelques annotations de Maine de Biran).

Maine de Biran dit dans son *Journal* : « Montaigne me plaît, mais ses doutes me laissent dans un état pénible » (27 mai 1794, éd. Naville, p. 116). C'était peut-être une impression plus pénible qui se manifestait ce jour-là, mais en général, lorsqu'il lit Montaigne, il l'estime presque à l'égal de Pascal.

Dans l'édition qui se trouve à la bibliothèque de Grateloup (livre II, p. 384-385), Montaigne dit : « ...Il n'y a aucune tromperie aux sens : qu'il faut passer à leur mercy et chercher ailleurs des raisons pour exécuter la différence ou contradiction que nous y trouvons. »

Maine de Biran écrit au bas de la page : « Nous sommes si accoutumés à nous servir de nos sens simultanément, et l'apprentissage que nous avons fait dès l'enfance nous a si bien appris à rectifier les uns par les autres, que nous confondons maintenant leur usage et que nous ne savons plus distinguer ce qui appartient à l'un de ce qui est du domaine de l'autre. C'est de là que vient cette assertion vulgaire : les sens sont trompeurs... Comment donc cela?... Il est toujours très certain que nous sentons. Il n'y a pas là de *piperie*. Je vois dans le lointain une tour carrée, elle me paraît ronde. Il est très sûr que je vois une tour ronde, je fais un jugement précipité et qui peut être sujet à erreur. Mais l'erreur n'est pas dans la sensation, elle est dans le jugement, elle vient de ce que je veux juger par le sens de la vue de ce qui n'est que du ressort du tact. Il y a mille autres exemples. Chaque sens a une perception toujours claire des objets qui lui sont appropriés, il n'y a confusion que dans le jugement et dans le défaut de détermination des limites respectives. »

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de). — *Lettres persanes*. Paris, Didot, an XI.

MONTUGLA (Jean-Etienne). — *Histoire des mathématiques*. Paris, Agasse, an VII, 2 tomes.

MOREAU DE LA SARTHE (L.-J.). — *Médecine mentale ou recherches historiques sur les maladies de l'esprit*. Paris, Agasse, 1814. — *Eloge historique de Vicq d'Azyr*. Paris, Duprat et Duverger, an XIII.

MORELLET (l'abbé). — *Mélanges de littérature et de philosophie*. Paris, Lepetit, MDCCCXVIII.

NECKER (Jacques). — *De l'importance des opinions religieuses*. Londres, 1788.

NEWTON (sir Isaac). — *Optique*. Traduction française par Marat. Paris, Leroy, MDCCCLXXXVII, 2 tomes. — *Philosophiæ naturalis principia mathematica*. Londres, 3^e édition, 1726.

Maine de Biran, en tant que mathématicien, connaissait très bien Newton. Il s'est inspiré de ses idées sur l'attraction dans ses *Réflexions sur les forces générales qui animent la nature*. Du reste, Newton, dans ses *Principes mathématiques*, ne se désintéresse pas de la philosophie; le livre III contient, à cet égard, des vues particulièrement intéressantes sur l'expérimentation physique.

NIEUPORT (C.-F. de). — *Essai sur la théorie du raisonnement précédé de la logique de Condillac*. Bruxelles, Lemaire, 1805.

NOUGARÈDE (baron de Fayet). — *Lois du mariage et du divorce*. Paris, Le Normant, mars 1816.

PASCAL (Blaise). — *Œuvres*. La Haye, Detune, MDCCCLXXIX, 6 tomes. — *Pensées*. Edition de poche. Paris, Renouard, 1812, 5 tomes. (Les pensées proprement dites forment les deux premiers tomes.) — *Les Provinciales*. Paris, Renouard, MDCCCXV, 2 tomes.

Maine de Biran a lu certains auteurs avec plus ou moins de continuité et d'intérêt dans le cours de sa vie. Jeune, il a lu beaucoup Rousseau, Montaigne, les sensualistes; dans son âge mûr, il s'attachait plus particulièrement à Sénèque et à Marc-

Aurèle; sur le déclin de sa vie, son goût pour Fénelon devenait de plus en plus vif. Aucun écrivain n'a plus constamment occupé sa pensée que Pascal. Etant jeune, il lisait les *Provinciales* et les *Pensées*, mais le jansénisme de leur auteur, sa mélancolie devant les erreurs humaines, empêchait un rapprochement durable et fructueux entre leurs esprits.

Quand il se tourna vers le stoïcisme, vers 1815, Maine de Biran lisait encore Pascal pour essayer de trouver dans les *Pensées* un entraînement vers une vie supérieure. Mais, à ce moment, il n'est pas encore prêt à la vie de l'esprit, il trouve le pari de Pascal révoltant, et il est choqué par le problème des rapports de la grâce et de la liberté. Il lui semble que Pascal regarde la grâce comme contraignant pour la liberté humaine, et c'est ce qui le fait pencher du côté du stoïcisme.

A partir de 1818, avec Fénelon, c'est Pascal que Maine de Biran lit le plus assidûment. Il devient le maître qui lui fait faire les premiers pas vers le christianisme. Il approuve et il écoute Pascal lorsque celui-ci s'écrie : « Abêtissez-vous. » C'est de Pascal encore qu'il apprend à s'humilier en découvrant la misère de sa nature humaine; c'est de lui qu'il apprend, tout à la fois, à mépriser et à supporter ce corps « tant aimé »; c'est cette puissante personnalité qui communique à Biran la « soif de l'infini » qui ira grandissant en lui jusqu'à la dernière heure.

A mesure que le temps fait son œuvre, beaucoup de points de contact se révèlent entre ces deux grands esprits. Tous deux, ils sont tourmentés du problème de la destinée humaine; l'un et l'autre arrivent à cette conclusion que le cœur sent Dieu et non la raison. Comme Pascal, Biran voit la grandeur suprême de l'homme dans sa pensée, et même mieux que Pascal, il voit la grandeur de sa nature à côté de sa faiblesse. Autant et plus que Pascal, il est profondément pénétré de la dualité fondamentale entre les deux natures de l'homme, il voit le débat qui s'élève entre les deux, mais à ses yeux ce débat est plus normal et moins tragique que Pascal ne le conçoit.

Enfin tous deux sont mystiques, et l'on retrouve chez Biran la

même succession d'états d'élévation progressive vers la Vérité. L'un et l'autre affirment la nécessité, à un moment donné, d'un anéantissement dans notre coopération propre, et d'une soumission entière, d'une humilité absolue devant la volonté divine.

L'un et l'autre superposent à la vie du corps la vie de l'intelligence, et à celle-ci l'ordre de la charité, par une intériorisation et une ascension croissantes.

Les *Pensées* de Pascal publiées dans l'édition Renouard ont été annotées de la main de Biran; ces notes ont été éditées par le chanoine Mayjonade. (*Pages et Pensées inédites de Maine de Biran*, Périgueux, 1896.)

Quelques notes dans le manuscrit n'ont pas été reproduites par M. Mayjonade, mais elles ne peuvent pas être publiées ici, parce que certains mots sont absolument indéchiffrables et que leur absence rend malheureusement inintelligible la pensée de Maine de Biran.

Pour se pénétrer de l'influence qu'a eue Pascal sur Maine de Biran et pour les références importantes des œuvres de Maine de Biran et de ses études sur Pascal, il suffit de lire l'ouvrage de M. de La Valette-Monbrun : *Maine de Biran critique et disciple de Pascal*, Alcan, 1914.

PASTORET (Claude de). — *Histoire de la législation*. Paris, Imprimerie Royale, 1817, 4 tomes. — *Zoroastre, Confucius et Mahomet*. Paris, Buisson, MDCCLXXXVII.

PAUW (Corneille de). — *Recherches philosophiques sur les Grecs*. Berlin, Decker, 1788, 2 tomes. — *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Berlin, Decker, MDCCLXXXIII, 2 volumes. — *Recherches philosophiques sur les Américains*. Londres, MDCCLXXXIV.

PESTALOZZI (Johann-Heinrich). — *Œuvres réunies en quinze volumes* (1819 à 1827). — Tome V : *Comment Gertrude enseigne ses enfants* (1820). — Tome VII : *Mes recherches sur la marche de la nature dans l'éducation du genre humain* (1821). — Tome VIII : *Sur la législation et l'infanticide*. — Tome IX : *Divers écrits sur l'éducation* (1822). — Tome XI : *Vues et expé-*

riences concernant le principe d'éducation élémentaire, accompagnées d'opuscules et de fragments sur la marche et l'histoire de mes travaux.

Maine de Biran connut très bien la méthode de Pestalozzi, et il l'approuva si fort et si pleinement qu'il fonda dans son département de la Dordogne une école conforme à ses vues. Il correspondit même avec le grand éducateur suisse pour obtenir dans cette école des instituteurs formés à la méthode de Pestalozzi.

Cet homme, qui lui apparut comme un grand philanthrope et un homme de génie en matière d'éducation, lui plut particulièrement en ce qu'il appliquait dans le domaine de l'éducation les principes que Maine de Biran exprimait en philosophie, et faisait prédominer chez l'enfant le rôle de la réflexion intuitive.

PINEL (Philippe). — *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, 2^e édition. Paris, Brosson, 1809. — *La méthode de l'analyse appliquée à la médecine*. Paris, Maradan, an VI, 2 tomes.

Le docteur Pinel, célèbre aliéniste, si remarquable par ses travaux qu'il concourut avec Cuvier à une chaire au Muséum, est fort souvent cité par Maine de Biran dans ses Notes de psychologie expérimentale.

PLATON. — Œuvres. Biponti, ex typographia societatis, CIDIQCCLXXXI, (1781), 12 tomes.

PLINE. — *Historiæ naturalis Cæii Plinii* (page de garde perdue).

PRÉVOST (Pierre). — *Essais de philosophie* (2 volumes, 1804). — *Mémoires à l'Académie de Berlin*, notamment quelques remarques sur l'âme humaine (1802). — *Des signes envisagés relativement à leur influence sur la formation des idées*. Paris, Baudouin, an VIII. — *Essais de philosophie*. Genève, Paschoud, an XIII.

PRIESTLEY (Joseph). — *Réflexions sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau*. Traduction par Adéf. Paris, Guillaume, an VI.

RAYNAL (Guillaume-Thomas). — *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Londres, 1792, 9 tomes.

REID (Thomas). — *Recherches sur l'entendement humain*, d'après les principes du sens commun. Amsterdam, Jean Meyer, MDGCLXVIII, 2 tomes.

C'est par l'intermédiaire de Royer-Collard que Maine de Biran connut l'école écossaise et Reid plus particulièrement.

RENOUARD (Charles). — *Éléments de morale*. Paris, Aug. Renouard, MDCCCXVIII.

RICHERAND (Anthelme). — *Nouveaux éléments de physiologie*. Paris, Grapart, Caille et Ravier, an X, 2 tomes.

ROCHE (de la). — *Analyse des fonctions du système nerveux*. Genève, Du Villard, 1778, tome I.

ROUSSEAU (Jean-Jacques). — *Œuvres complètes*. Genève, MDGCLXXXII, 8 tomes.

Rousseau est peut-être, avec Fénelon et Pascal, l'écrivain qui a exercé l'influence la plus profonde et la plus durable sur l'esprit de Maine de Biran.

Dès sa jeunesse, notre philosophe connut à fond et goûta les *Réveries d'un promeneur solitaire*, les *Confessions*, l'*Emile*, qu'il relisait toujours avec un nouveau plaisir. Le premier fragment que nous possédions de Maine de Biran (*Méditation sur la mort de sa sœur Victoire*, 1793) témoigne de cette lecture et de cette sentimentalité concordante des deux auteurs. Les *Mélanges de psychologie, de morale et de politique* sont aussi inspirés par un esprit semblable. Il admet, comme Rousseau, la bonté de la nature humaine, puis sa dépravation à la suite de son entrée dans la société et de la multiplication de ses besoins. Comme lui, enfin, il est fort sentimental et amoureux de la nature.

Cependant, bien des différences subsistent entre eux. Le « sens intime » de Rousseau est bien confus et vague. Ses écrits sont ceux d'un révolté. Au contraire, Maine de Biran, s'il n'approuve pas tout dans la société, est un homme bienveillant et sans

âpreté. Et il ne se contente pas d'affirmer le sens intime : il le scrute en ses profondeurs.

Ce que Maine de Biran a emprunté à Rousseau, ce sont encore les preuves de l'existence de Dieu par l'ordre du monde, et surtout par l'idée d'une cause productive; il remonte de l'idée du moi, cause du mouvement et sûr d'en être cause, à l'idée d'un Dieu cause du mouvement du monde. C'est cette preuve que Maine de Biran oppose aux preuves métaphysiques et ontologiques de Descartes; c'est aussi assurément celle qui s'accorde le mieux avec la doctrine de l'effort.

ROUSSELL (Pierre). — *Système physique et moral de la femme*. Paris, Crapart, Caille et Ravier, an XIII.

SABATIER DE CASTRES (Antoine). — *Apologie de Spinoza et du spinozisme*. Paris, Fournier frères, MDCCCX. — Dans le même livre se trouve; *Ecce homo*. Paris, Imprimerie du Cercle social, an IV.

SAINT-LAMBERT. — *Principe des mœurs chez toutes les nations*. Paris, Agasse, an VI, 3 tomes.

SENEBIER (Jean). — *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, 2^e édition. Genève, Paschoud, an X, 3 tomes.

SÉNÈQUE. — *Pensées morales*. Périgueux, Dupont, an XI, 2 tomes. — *Senecæ philosophi scripta*. Paris, Dupuys, MDLXXXVII.

L'influence de Sénèque, comme celle de Cicéron et de Marc-Aurèle, se fit particulièrement sentir dans les œuvres de Maine de Biran vers 1815. A partir de cette date jusqu'en 1818 environ, ses écrits ont un ton de stoïcisme très prononcé; il cite souvent dans son *Journal* les paroles de Sénèque ou de Marc-Aurèle, qu'il doit lire plus souvent que jamais. Mais, bien que son admiration ne faiblisse pas pour eux, il cesse peu à peu de les prendre pour modèles, les estimant sans doute trop peu accessibles à la faiblesse de la nature humaine, et dignes de respect sans être consolants.

SMITH (Adam). — *Essais philosophiques* d'Adam Smith. Précis sur

sa vie et ses écrits par Dugald Stewart, traduits par Pierre Prevost. Paris, Agasse, 1797, an V. — *Théorie des sentiments moraux ou essai analytique* par Adam Smith, traduction par S. Grouchy, veuve Condorcet. Paris, Buisson, 1798.

STAËL (Anna-Louise-Germaine de). — *De l'Allemagne*. Paris, Mame, 1814, 2 tomes. — *Corinne*. Paris, Treutel et Wurtz, 1820, 2 tomes. — *Réflexions sur le suicide*. Paris, Mame, 1814.

Maine de Biran cite quelquefois dans son *Journal intime* des passages de M^{me} de Staël; il paraît estimer son livre de l'Allemagne et trouver que l'auteur saisit assez bien « les liens intimes qui unissent la métaphysique et la morale dans un principe commun ». (*Journal intime*, 5 juin 1815.)

STAHL (Georges-Ernest). — *Disquisitio de mechanismi et organismi diversitate*. Halle, 1697. — *Theoria medica vera*. Halle, 1737.

Stahl, frappé de la différence qui sépare les organismes des corps vivants, cherche un facteur d'un ordre supérieur qui régit les fonctions animale et spirituelle. Il pense le trouver dans l'âme humaine et dans un principe immatériel chez les animaux.

Si l'âme possède, selon lui, des facultés supérieures, la réflexion, le raisonnement, et des facultés inférieures, intuition sourde, instinct, c'est par sa force végétative qu'elle préside aux fonctions nutritives.

Maine de Biran s'attache plus particulièrement à l'examen de la doctrine de Stahl dans son *Mémoire sur les rapports du physique et du moral* et aussi dans ses *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*. Il écrit même auparavant sur l'animisme une note assez longue qui se trouve insérée dans le *Mémoire sur la décomposition de la pensée*.

Il critique Stahl et son école, lorsqu'ils prétendent expliquer les phénomènes du sens intime par des phénomènes physiologiques. Ce reproche cependant semble pouvoir s'appliquer moins directement à Stahl qu'à ses disciples et continuateurs de l'école vitaliste.

STAPFER (Albert). — *De natura, conditore et incrementis reipublicæ ethicæ*. Berne, 1797. — *De philosophia Socratis* (1786). — *Bio-graphie universelle*. Articles : *Socrate, Kant*.

Stapfer, quoique étant un philosophe de second ordre, a entretenu des rapports très amicaux avec Maine de Biran. C'est pour lui que le philosophe écrivit les *Réponses aux arguments de Stapfer contre l'aperception et la liaison causale entre le pouvoir primitif et le mouvement*.

Il existe une correspondance entre Stapfer et Maine de Biran qui doit être assez intéressante en ce qu'elle décèle l'influence que l'un eut sur l'autre, mais elle n'a pas été encore livrée au public et ne le sera peut-être pas de longtemps.

STEWART (Dugald). — *Eléments de la philosophie de l'Esprit humain*, traduction française par L. Peisse (sans autres indications).

SUAREZ (Francisco). — *Disputationes metaphysicæ universam doctrinam duodecim librorum Aristotelis comprehendentes*: Authore R. P. Francisco Suarez e Societate Jesu (sans éditeur ni date).

M. S. (ancien magistrat). — *Discours sur le progrès des connaissances humaines en général, de la morale et de la législation en particulier*, MDCCLXXXI.

THIÉBAULT (Dieudonné). — *Grammaire philosophique*. Paris, Courcier, an XI.

TISSOT (Simon-André). — *Traité des nerfs*. Avignon, Chambeau, 1800, 4 tomes.

TRABAUD. — *Principes sur le mouvement et l'équilibre*. Paris, Desaint, MDCCXLIII.

VAUVENARGUES (Luc-Clapiers, marquis de). — *Œuvres complètes*, MDCCCVI.

VILLEMMAIN (Abel-François). — *Discours et mélanges littéraires*. Paris, Ladvoeat, MDCCXXXIII.

VILLERS. — *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux dans la philosophie transcendantale*. Metz, Collignon, 1801.

Maine de Biran dit, dans son *Mémoire sur la décomposition de la pensée* : « J'ai puisé dans l'ouvrage de Villers presque

tout ce que je connais du système de Kant. » (Voir éd. Tisserand. Alcan, 1921, t. IV, p. 122.)

VIRGILE. — *Publii Virgilio Maronis opera*, tomus primus. Glascoæ, Foulis, MDCCLXXVIII.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit). — *Œuvres complètes*. Paris, Desoer, 1817, 13 tomes. — *Œuvres*. Imprimerie de la Société littéraire typographique, 1785. — *Poèmes et discours en vers*. Paris, Didot, 1800, an VIII. — *Épîtres, Stances et Odes*. Paris, Didot, 1800, an VIII.

On sait que Voltaire écrivit l'*Eloge et les Pensées de Pascal* (nouvelle édition commentée, corrigée et augmentée), qui n'était autre que l'édition de Condorcet réimprimée par lui avec des notes complétant les remarques déjà existantes.

C'est surtout contre ces notes que sont dirigées les critiques de Maine de Biran dans l'édition des *Pensées de Pascal* qui se trouve à Grateloup.

WEISS (le Major). — *Principes philosophiques, politiques et moraux*. Paris, Maradan, 1789.

L'Art d'être heureux pour le riche et pour le pauvre. Paris, Royer, an XIII.

Le Christianisme de François Bacon. Paris, Belin, an VII, tome I.

Conférences ecclésiastiques du diocèse de Luçon, 4^e partie. Paris, Dezallier, MDCLXXXV.

Essai sur la critique de Pope, suivi d'un essai sur la poésie. Paris, Michaud, MDCCXII.

Examen sérieux et comique des discours sur l'esprit. Amsterdam, MDCCLIX, 2 tomes.

Histoire de Cicéron et de ses écrits. Paris, Didot, MDCCXLIX, 4 tomes.

Le Journal des Mines. — *La Décade* (publications périodiques reliées). — *Mercur de France*. Paris, Didot, an X, tome VI.

Journal d'éducation publié par la Société formée à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire. Paris, Colas, années 1815 et 1816.

Medicina Mentis. Amstelodami, 1687. — *Medicina Mentis.* Lipsiæ, Fritsch, MDCXCV.

Mélanges d'histoire et de philosophie. Amsterdam, Zacharie Chate-
lain, MDCCLXX, 4 tomes.

Psaumes de David. Genève, MDCCLXXVIII. — *Les neuf livres suivis
de la théorie de l'envahissement.* Paris, Leblanc, 1809.

Recueil de l'Académie Royale des Belles-Lettres, 6 tomes.

Séances des Ecoles Normales, recueillies par des sténographes. Paris,
Cercle Social, an IV, 6 tomes.

*Le spectacle de la nature ou entretien sur les particularités de l'his-
toire naturelle* (sans indication d'éditeur, ni date), 2 tomes.

Théorie des sentiments agréables. Paris, David, MDCCLXXXIX.

Reponses aux questions d'un provincial. Rotterdam, Reinier Leers,
MDCCIV.

Histoire générale de Port-Royal. Amsterdam, Vanduren, MDCCLV,
10 tomes.